

CHAPITRE IV

ENSEIGNER L'IDENTITE TERRIENNE

" Seul le sage ne cesse d'avoir le tout constamment à l'esprit, n'oublie jamais le monde, pense et agit par rapport au cosmos. "

Groethuysen

" Pour la première fois, l'homme a réellement compris qu'il est un habitant de la planète, et peut-être doit-il penser ou agir sous un nouvel aspect, non seulement sous l'aspect d'individu, de famille ou de genre, d'Etat ou de groupe d'Etats, mais aussi sous l'aspect planétaire. "

Vernadski

Comment les citoyens du nouveau millénaire pourraient-ils penser leurs problèmes et les problèmes de leur temps ?

Il leur faut comprendre à la fois la *condition humaine* dans le monde et la condition du monde humain qui, au cours de l'histoire moderne, est devenu celui de l'*ère planétaire*.

Nous sommes entrés depuis le XVI^e siècle dans l'ère planétaire et nous sommes depuis la fin du XX^e siècle au stade de la mondialisation.

La mondialisation, comme stade actuel de l'ère planétaire, signifie d'abord, comme l'a très bien dit le géographe Jacques Lévy : " *l'émergence d'un objet nouveau, le monde en tant que tel* ". Mais, plus nous sommes saisis par le monde, plus il nous est difficile de le saisir. A l'époque des télécommunications, de l'information, d'Internet, nous sommes submergés par la complexité du monde et les innombrables informations sur le monde noient nos possibilités d'intelligibilité.

D'où l'espoir de dégager un problème vital par excellence, qui subordonnerait tous les autres problèmes vitaux. Mais *ce problème vital* est constitué par l'ensemble des problèmes vitaux, c'est-à-dire l'intersolidarité complexe de problèmes, antagonismes, crises, processus incontrôlés. Le problème planétaire est un tout, qui se nourrit d'ingrédients multiples, conflictuels, critiques ; il les englobe, les dépasse et les nourrit en retour.

Ce qui aggrave la difficulté de connaître notre Monde, c'est le mode de pensée qui a atrophié en nous, au lieu de la développer, l'aptitude à contextualiser et à globaliser, alors que l'exigence de l'ère planétaire est de penser sa globalité, la relation tout-parties, sa multidimensionnalité, sa complexité. Ce qui nous renvoie à la réforme de pensée, requise dans le chapitre II, nécessaire pour concevoir le contexte, le global, le multidimensionnel, le complexe.

C'est la complexité (la boucle *productive/destructive* des actions mutuelles des parties sur le tout et du tout sur les parties) qui fait problème. Il nous faut, dès lors, concevoir l'insoutenable complexité du monde dans le sens où il faut considérer à la fois l'unité et la diversité du

processus planétaire, ses complémentarités en même temps que ses antagonismes. *La planète n'est pas un système global, mais un tourbillon en mouvement, dépourvu de centre organisateur.*

Elle demande une pensée polycentrique capable de viser à un universalisme, non pas abstrait, mais conscient de l'*unité/diversité* de l'humaine condition ; une pensée polycentrique nourrie des cultures du monde. Eduquer pour cette pensée, telle est la finalité de l'éducation du futur qui doit œuvrer, à l'ère planétaire, pour l'identité et la conscience terrienne.

1. L'ÈRE PLANÉTAIRE

Les sciences contemporaines nous apprennent que nous serions à 15 milliards d'années après une catastrophe indicible à partir de laquelle le cosmos s'est créé, peut-être cinq millions d'années après qu'eut commencé l'aventure de l'humanisation, qui nous aurait différenciés des autres anthropoïdes, cent mille années après l'émergence de l'*homo sapiens*, dix mille ans après la naissance des civilisations historiques, et nous entrons au début du troisième millénaire dans l'ère dite chrétienne.

L'histoire humaine a commencé par une diaspora planétaire sur tous les continents, puis est entrée, à partir des temps modernes, dans l'ère planétaire de la communication entre les fragments de la diaspora humaine.

La diaspora de l'humanité n'a pas produit de scission génétique : pygmées, noirs, jaunes, indiens, blancs relèvent de la même espèce, disposent des mêmes caractères fondamentaux d'humanité. Mais elle a produit une extraordinaire diversité de langues, de cultures, de destins, source d'innovations et de créations dans tous les domaines. Le trésor de l'humanité est dans sa diversité créatrice, mais la source de sa créativité est dans son unité génératrice.

A la fin du XV^e siècle européen, la Chine des Ming et l'Inde mogole sont les plus importantes civilisations du Globe. L'Islam, en Asie et en Afrique, est la plus ample religion de la Terre. L'Empire ottoman, qui d'Asie a déferlé sur l'Europe orientale, anéanti Byzance et menacé Vienne, devient une grande puissance d'Europe. L'Empire des Incas et l'Empire aztèque règnent sur les Amériques et Cuzco, comme Tenochtitlán, dépasse en population, monuments et splendeurs Madrid, Lisbonne, Paris, Londres - capitales des jeunes et petites nations de l'Ouest européen.

Et pourtant, à partir de 1492, ce sont ces jeunes et petites nations qui s'élancent à la conquête du Globe et, à travers l'aventure, la guerre, la mort, suscitent l'ère planétaire qui fait désormais communiquer les cinq continents pour le meilleur et pour le pire. La domination de l'Occident européen sur le reste du monde provoque des catastrophes de civilisation, dans les Amériques notamment, des destructions culturelles irrémédiables, des asservissements terribles. Ainsi, l'ère planétaire s'ouvre et se développe dans et par la violence, la destruction, l'esclavage, l'exploitation féroce des Amériques et de l'Afrique. Les bacilles et virus d'Eurasie se ruent sur les Amériques, faisant des hécatombes en semant rougeole, herpès, grippe, tuberculose, tandis que d'Amérique le tréponème de la syphilis bondit de sexe en sexe jusqu'à Shanghai. Les Européens implantent chez eux le maïs, la pomme de terre, le haricot, la tomate, le

manioc, la patate douce, le cacao, le tabac venus d'Amérique. Ils apportent en Amérique les moutons, les bovins, les chevaux, les céréales, vignes, oliviers, et les plantes tropicales, riz, igname, café, canne à sucre.

La planétarisation se développe par l'apport sur les continents de la civilisation européenne, de ses armes, de ses techniques, de ses conceptions dans tous ses comptoirs, avant-postes, zones de pénétration. L'industrie et la technique prennent un essor que n'a connu encore nulle civilisation. L'essor économique, le développement des communications, l'inclusion des continents subjugués dans le marché mondial déterminent de formidables mouvements de population que va amplifier la croissance démographique⁸ généralisée. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, 21 millions d'Européens ont traversé l'Atlantique pour les deux Amériques. Des flux migratoires se produisent aussi en Asie où les Chinois s'installent en

commerçants au Siam, à Java et dans la péninsule malaise, s'embarquent pour la Californie, la Colombie britannique, la Nouvelle-Galles du Sud, la Polynésie, tandis que des Indiens se fixent au Natal et en Afrique orientale.

La planétarisation engendre au XX^e siècle deux guerres mondiales, deux crises économiques mondiales et, après 1989, la généralisation de l'économie libérale nommée mondialisation. L'économie mondiale est de plus en plus un tout interdépendant : chacune de ses parties est devenue dépendante du tout et, réciproquement, le tout subit les perturbations et aléas qui affectent les parties. La planète s'est rétrécie. Il fallut trois ans à Magellan pour faire le tour du monde par mer (1519-22). Il fallait encore 80 jours pour un hardi voyageur du XIX^e siècle utilisant routes, chemin de fer et navigation à vapeur pour faire le tour de la Terre. A la fin du XX^e siècle, le jet accomplit la boucle en 24 heures. Mais, surtout, tout est instantanément présent d'un point de la planète à l'autre par télévision, téléphone, fax, Internet...

Le monde devient de plus en plus un tout. Chaque partie du monde fait de plus en plus partie du monde, et le monde, en tant que tout, est de plus en plus présent en chacune de ses parties. Cela se vérifie non seulement pour les nations et les peuples mais aussi pour les individus. De même que chaque point d'un hologramme contient l'information du tout dont il fait partie, de même désormais chaque individu reçoit en lui ou consomme les informations et les substances venant de tout l'univers.

Ainsi, l'Européen par exemple s'éveille chaque matin en ouvrant sa radio japonaise et en reçoit les événements du monde : éruptions volcaniques, tremblements de terre, coups d'Etat, conférences internationales lui arrivent pendant qu'il prend son thé de Ceylan, Inde ou Chine à moins que ce ne soit un moka d'Ethiopie ou un arabica d'Amérique latine ; il met son tricot, son slip et sa chemise faits en coton d'Egypte ou d'Inde ; il revêt veste et pantalon en laine d'Australie, traitée à Manchester puis Roubaix-Tourcoing, ou bien un blouson de cuir venu de Chine sur un jeans style USA. Sa montre est suisse ou japonaise. Ses lunettes sont d'écaille de tortue équatoriale. Il peut trouver à sa table d'hiver les fraises et cerises d'Argentine ou du Chili, les haricots verts frais du Sénégal, les avocats ou ananas d'Afrique, les melons de la Guadeloupe. Il a ses bouteilles de rhum de la Martinique, de vodka russe, de tequila mexicaine, de bourbon américain. Il peut écouter chez lui une symphonie allemande dirigée par un chef coréen à moins qu'il n'assiste devant son écran vidéo à *La Bohème* avec la Noire, Barbara Hendricks, en Mimi et l'Espagnol, Placido Domingo, en Rodolphe.

Alors que l'Européen est dans ce circuit planétaire de confort, un très grand nombre d'Africains, Asiatiques, Sud-Américains sont dans un circuit planétaire de misère. Ils subissent dans leur vie quotidienne les contrecoups du marché mondial qui affectent les cours du cacao, du café, du sucre, des matières premières que produisent leurs pays. Ils ont été chassés de leurs villages par des processus mondialisés issus de l'Occident, notamment les progrès de la monoculture industrielle ; de paysans autosuffisants ils sont devenus des suburbains en quête d'un salaire ; leurs besoins sont désormais traduits en termes monétaires. Ils aspirent à la vie de bien-être à laquelle les font rêver les publicités et les films d'Occident. Ils utilisent la vaisselle d'aluminium ou de plastique, boivent de la bière ou du Coca-Cola. Ils couchent sur des feuilles récupérées de mousse polystyrène et portent des tee-shirts imprimés à l'américaine. Ils dansent sur des musiques syncrétiques où les rythmes de leur tradition entrent dans une orchestration venue d'Amérique. Ainsi, pour le meilleur et le pire, chaque humain, riche ou pauvre, du Sud ou du Nord, de l'Est ou de l'Ouest, porte en lui, sans le savoir, la planète tout entière. La mondialisation est à la fois évidente, subconsciente, omniprésente.

La mondialisation est certes unificatrice, mais il faut immédiatement ajouter qu'elle est *aussi conflictuelle dans son essence*. *L'unification mondialisante est de plus en plus accompagnée par son propre négatif qu'elle suscite par contre-effet : la balkanisation*. Le monde devient de plus en plus un, mais il devient en même temps de plus en plus divisé. C'est paradoxalement l'ère planétaire elle-même qui a permis et

favorisé le morcellement généralisé en Etats-nations : en effet, la demande émancipatrice de nation est stimulée par un mouvement de ressourcement dans l'identité ancestrale, qui s'effectue en réaction au courant planétaire d'homogénéisation civilisationnelle, et cette demande est intensifiée par la crise généralisée du futur.

Les antagonismes entre nations, entre religions, entre laïcité et religion, entre modernité et tradition, entre démocratie et dictature, entre riches et pauvres, entre Orient et Occident, entre Nord et Sud s'entremêlent, ce à quoi se mêlent les intérêts stratégiques et économiques antagonistes des grandes puissances et des multinationales vouées au profit. Ce sont tous ces antagonismes qui se rencontrent dans des zones à la fois d'interférences et de fracture comme la grande zone sismique du Globe qui part d'Arménie/Azerbaïdjan, traverse le Moyen-Orient et va jusqu'au Soudan. Ils s'exaspèrent là où il y a religions et ethnies mêlées, frontières arbitraires entre Etats, exaspérations de rivalités et dénis de tous ordres, comme au Moyen-Orient.

Ainsi, le XX^e siècle a à la fois créé et morcelé un tissu planétaire unique ; ses fragments se sont isolés, hérissés, entre-combattus. Les Etats dominent la scène mondiale en titans brutaux et ivres, puissants et impuissants. En même temps, le déferlement technico-industriel sur le Globe tend à supprimer bien des diversités humaines, ethniques, culturelles. Le développement lui-même a créé plus de problèmes qu'il n'en a résolu, et il conduit à la crise profonde de civilisation qui affecte les sociétés prospères d'Occident.

Conçu de façon seulement technico-économique, le développement est à terme insoutenable, y compris le développement durable. Il nous faut une notion plus riche et complexe du développement qui soit non seulement matériel mais aussi intellectuel, affectif, moral...

Le XX^e siècle n'a pas quitté l'âge de fer planétaire ; il s'y est enfoncé.

2. LE LEGS DU XX^E SIECLE

Le XX^e siècle fut celui de l'alliance de deux barbaries : la première vient du fond des âges et apporte la guerre, le massacre, la déportation, le fanatisme. La seconde, glacée, anonyme, vient de l'intérieur d'une rationalisation qui ne connaît que le calcul et ignore les individus, leurs chairs, leurs sentiments, leurs âmes et qui multiplie les puissances de mort et d'asservissement technico-industrielles.

Pour dépasser cette ère barbare, il faut d'abord reconnaître son héritage. Cet héritage est double, à la fois héritage de mort et héritage de naissance.

2.1 L'héritage de mort

Le XX^e siècle a semblé donner raison à la formule atroce selon laquelle *l'évolution humaine est une croissance de la puissance de mort*.

La mort introduite par le XX^e siècle n'est pas seulement celle des dizaines de millions de tués des deux guerres mondiales et des camps exterminateurs nazis et soviétiques, elle est aussi celle de deux nouvelles puissances de mort.

2.1.1 Les armes nucléaires

La première est celle de la possibilité de la mort globale de toute l'humanité par l'arme nucléaire. Cette menace ne s'est pas dissipée au début du troisième millénaire ; au contraire, elle s'accroît avec la dissémination et la miniaturisation de la bombe. La potentialité d'auto-anéantissement accompagne

désormais la marche de l'humanité.

2.1.2 Les nouveaux périls

La seconde est celle de la possibilité de la mort écologique. Depuis les années 70, nous avons découvert que les déjections, émanations, exhalaisons de notre développement technico-industriel urbain dégradent notre biosphère et menacent d'empoisonner irrémédiablement le milieu vivant dont nous faisons partie : la domination effrénée de la nature par la technique conduit l'humanité au suicide.

Par ailleurs, des forces de mort que l'on croyait en cours de liquidation se sont rebellées : le virus du SIDA nous a envahis, premier en date de virus inconnus qui surgissent, tandis que les bactéries que l'on croyait éliminées reviennent avec de nouvelles résistances aux antibiotiques. Ainsi, la mort s'est réintroduite avec virulence dans nos corps que l'on croyait désormais aseptisés.

Enfin, la mort a gagné du terrain à l'intérieur de nos âmes. Les puissances d'autodestruction, latentes en chacun d'entre nous, se sont particulièrement activées, avec l'aide de drogues dures comme l'héroïne, partout où se multiplient et s'accroissent les solitudes et les angoisses.

Ainsi, la menace plane sur nous avec l'arme thermonucléaire, elle nous enveloppe avec la dégradation de la biosphère, elle est potentielle dans chacune de nos étreintes ; elle se tapit en nos âmes avec l'appel mortifère aux drogues.

2.2 Mort de la modernité

La civilisation née en Occident, en larguant ses amarres avec le passé, croyait se diriger vers un futur de progrès à l'infini. Celui-ci était mû par les progrès conjoints de la science, de la raison, de l'histoire, de l'économie, de la démocratie. Or, nous avons appris, avec Hiroshima, que la science était ambivalente ; nous avons vu la raison régresser et le délire stalinien prendre le masque de la raison historique ; nous avons vu qu'il n'y avait pas de lois de l'Histoire guidant irrésistiblement vers un avenir radieux ; nous avons vu que le triomphe de la démocratie n'était nulle part définitivement assuré ; nous avons vu que le développement industriel pouvait entraîner des ravages culturels et des pollutions mortifères ; nous avons vu que la civilisation du bien-être pouvait produire en même temps du mal-être. Si la modernité se définit comme foi inconditionnelle dans le progrès, dans la technique, dans la science, dans le développement économique, alors cette modernité est morte.

2.3 L'espérance

S'il est vrai que le genre humain, dont la dialogique *cerveau \emptyset esprit* n'est pas close, possède en lui des ressources créatrices inépuisables, alors on peut entrevoir pour le troisième millénaire la possibilité d'une nouvelle création dont le XX^e siècle a apporté les germes et embryons : celle d'une *citoyenneté terrestre*. Et l'éducation, qui est à la fois transmission de l'ancien et ouverture d'esprit pour accueillir le nouveau, est au cœur de cette nouvelle mission.

2.3.1 L'apport des contre-courants

Le XX^e siècle a légué en héritage, sur le tard, des contre-courants régénérateurs. Souvent dans l'histoire, des contre-courants, suscités en réaction aux courants dominants, peuvent se développer et détourner le cours des événements. Il nous faut noter :

- Le contre-courant écologique que l'accroissement des dégradations et le surgissement de catastrophes techniques/ industrielles ne peuvent qu'accroître ;

- le contre-courant qualitatif qui, en réaction à l'invasion du quantitatif et de l'uniformisation généralisée, s'attache à la qualité en tous domaines, à commencer par la qualité de la vie ;
- le contre-courant de résistance à la vie prosaïque purement utilitaire, qui se manifeste par la recherche d'une vie poétique, vouée à l'amour, l'émerveillement, la passion, la fête ;
- le contre-courant de résistance au primat de la consommation standardisée qui se manifeste de deux façons opposées : l'une par la recherche d'une intensité vécue ("consumation"), l'autre par la recherche d'une frugalité et d'une tempérance ;
- le contre-courant, encore timide, d'émancipation à l'égard de la tyrannie omniprésente de l'argent, que l'on cherche à contrebalancer par des relations humaines et solidaires faisant reculer le règne du profit ;
- le contre-courant, lui aussi timide qui, en réaction aux déchaînements de la violence, nourrit des éthiques de la pacification des âmes et des esprits.

On peut également penser que toutes les aspirations qui ont nourri les grandes espérances révolutionnaires du XX^e siècle, mais qui ont été trompées, pourront renaître sous la forme d'une nouvelle recherche de solidarité et de responsabilité.

On pourrait espérer également que les besoins de ressourcement, qui animent aujourd'hui les fragments dispersés de l'humanité et qui provoquent la volonté d'assumer les identités ethniques ou nationales, puissent s'approfondir et s'élargir, sans se nier eux-mêmes, dans le ressourcement au sein de l'identité humaine de citoyens de la *Terre-Patrie*.

On peut espérer en une politique au service de l'être humain, inséparable d'une politique de civilisation, qui ouvrirait la voie pour civiliser la Terre comme maison et jardin communs de l'humanité.

Tous ces courants sont voués à s'intensifier et à s'amplifier au cours du XXI^e siècle et à constituer de multiples débuts de transformation ; mais la vraie transformation ne pourrait s'accomplir que lorsqu'ils s'entre-transformeraient les uns les autres, opérant ainsi une transformation globale, laquelle rétroagirait sur les transformations de chacun.

2.3.2 Dans le jeu contradictoire des possibles

Une des conditions fondamentales d'une évolution positive serait que les forces émancipatrices inhérentes à la science et à la technique puissent en surmonter les forces de mort et d'asservissement. Les développements de la technoscience sont ambivalents. Ils ont rétréci la Terre, permettent à tous les points du Globe d'être en communication immédiate, donnent les moyens de nourrir toute la planète et d'assurer à tous ses habitants un minimum de bien-être, mais ils ont créé les pires conditions de mort et de destruction. Les humains asservissent les machines qui asservissent l'énergie, mais ils sont en même temps eux-mêmes asservis par elles. La saga de science-fiction d'*Hypérion*, de Dan Simmons, suppose que dans un millénaire du futur les intelligences artificielles (I.A.) auront domestiqué les humains, sans que ceux-ci en soient conscients, et prépareraient leur élimination. Le roman retrace des péripéties étonnantes au terme desquelles une hybride d'humaine et d'I.A., porteuse de l'âme du poète Keats, annonce une nouvelle sagesse. Tel est le problème crucial qui se pose dès le XX^e siècle : serons-nous assujettis par la *technosphère* ou saurons-nous vivre en symbiose avec elle ?

Les possibilités offertes par le développement des biotechnologies sont également prodigieuses pour le meilleur et pour le pire. La génétique et la manipulation moléculaire du cerveau humain vont permettre des normalisations et des standardisations jamais encore réussies par les endoctrinements et les propagandes sur l'espèce humaine. Mais elles vont permettre les éliminations de tares handicapantes, une médecine prédictive, le contrôle par l'esprit de son propre cerveau.

L'ampleur et l'accélération actuelles des transformations semble présager une mutation encore plus considérable que celle qui fit passer au néolithique de petites sociétés archaïques de chasseurs-ramasseurs sans État, sans agriculture ni ville, aux sociétés historiques qui depuis huit millénaires déferlent sur la planète.

Nous pouvons aussi compter sur les inépuisables sources de l'amour humain. Certes, le XX^e siècle a horriblement souffert des carences d'amour, des indifférences, des duretés et des cruautés. Mais il a produit aussi un excès d'amour qui s'est voué aux mythes menteurs, aux illusions, aux fausses divinités ou qui s'est pétrifié dans de petits fétichismes comme la collection de timbres-poste.

Nous pouvons également espérer dans les possibilités cérébrales de l'être humain qui sont encore en très grande partie inexploitées ; l'esprit humain pourrait développer des aptitudes encore inconnues dans l'intelligence, la compréhension, la créativité. Comme les possibilités sociales sont en relation avec les possibilités cérébrales, nul ne peut assurer que nos sociétés aient épuisé leurs possibilités d'amélioration et de transformation et que nous soyons arrivés à la fin de l'Histoire. Nous pouvons espérer en un progrès dans les relations entre humains, individus, groupes, ethnies, nations.

La possibilité anthropologique, sociologique, culturelle, spirituelle de progrès restaure le principe d'espérance, mais sans certitude " scientifique ", ni promesse " historique ". C'est une possibilité incertaine qui dépend beaucoup des prises de conscience, des volontés, du courage, de la chance... Aussi, les prises de conscience sont-elles devenues urgentes et primordiales.

Ce qui porte le pire péril porte aussi les meilleures espérances : c'est l'esprit humain lui-même, et c'est pourquoi le problème de la réforme de la pensée est devenu vital.

3. L'IDENTITE ET LA CONSCIENCE TERRIENNE

L'union planétaire est l'exigence rationnelle minimale d'un monde rétréci et interdépendant. Une telle union a besoin d'une conscience et d'un sentiment d'appartenance mutuelle nous liant à notre *Terre* considérée comme première et ultime *Patrie*.

Si la notion de patrie comporte une identité commune, une relation d'affiliation affective à une substance à la fois maternelle et paternelle (incluse dans le terme féminin-masculin de patrie), enfin une communauté de destin, alors on peut avancer la notion de *Terre-Patrie*.

Comme nous l'avons indiqué dans le chapitre III, nous avons tous une identité génétique, cérébrale, affective commune à travers nos diversités individuelles, culturelles et sociales. Nous sommes issus du développement de la vie dont la Terre a été matricielle et nourricière. Enfin, tous les humains, depuis le XX^e siècle, vivent les mêmes problèmes fondamentaux de vie et de mort et sont liés dans la même communauté de destin planétaire.

Aussi nous faut-il apprendre à "être-là" sur la planète. Apprendre à être-là, cela veut dire : apprendre à vivre, à partager, à communiquer, à communier ; c'est ce qu'on apprenait seulement dans et par les cultures singulières. Il nous faut désormais apprendre à être, vivre, partager, communiquer, communier aussi en tant qu'humains de la Planète Terre. Non plus seulement être d'une culture, mais aussi être terriens. Nous devons nous vouer, non à maîtriser, mais à aménager, améliorer, comprendre. Nous devons inscrire en nous :

- *La conscience anthropologique*, qui reconnaît notre unité dans notre diversité.
- *La conscience écologique*, c'est-à-dire la conscience d'habiter, avec tous les êtres mortels, une même sphère vivante (biosphère) ; reconnaître notre lien consubstantiel avec la biosphère

nous conduit à abandonner le rêve prométhéen de la maîtrise de l'univers pour nourrir l'aspiration à la convivialité sur terre.

- *La conscience civique terrienne*, c'est-à-dire de la responsabilité et de la solidarité pour les enfants de la Terre.
- *La conscience spirituelle de l'humaine condition* qui vient de l'exercice complexe de la pensée et qui nous permet à la fois de nous entre-critiquer, de nous autocritiquer et de nous entre-comprendre.

Il nous faut enseigner, non plus à opposer l'universel aux patries, mais à lier concentriquement nos patries, familiales, régionales, nationales, européennes, et à les intégrer dans l'univers concret de la patrie terrienne. Il ne faut plus opposer un futur radieux à un passé de servitudes et de superstitions. Toutes les cultures ont leurs vertus, leurs expériences, leurs sagesses, en même temps que leurs carences et leurs ignorances. C'est en se ressourçant dans son passé qu'un groupe humain trouve l'énergie pour affronter son présent et préparer son futur. La recherche d'un avenir meilleur doit être complémentaire et non plus antagoniste avec les ressourcements dans le passé. Tout être humain, toute collectivité doit irriguer sa vie par une circulation incessante entre son passé où il ressource son identité en se rattachant à ses ascendants, son présent où il affirme ses besoins et un futur où il projette ses aspirations et ses efforts.

Dans ce sens, les Etats peuvent jouer un rôle décisif, mais à condition qu'ils acceptent, dans leur propre intérêt, d'abandonner leur souveraineté absolue sur tous les grands problèmes d'utilité commune et surtout les problèmes de vie ou de mort qui dépassent leur compétence isolée. De toute façon, *l'ère de fécondité des Etats-nations dotés d'un pouvoir absolu est révolue*, ce qui signifie qu'il faut non pas les désintégrer, mais les respecter en les intégrant dans des ensembles et en leur faisant respecter l'ensemble dont ils font partie.

Le monde confédéré doit être polycentrique et acentrique non seulement politiquement mais aussi culturellement. L'Occident qui se provincialise ressent en lui un besoin d'Orient, tandis que l'Orient tient à demeurer lui-même en s'occidentalissant. Le Nord a développé le calcul et la technique, mais il a perdu la qualité de la vie, tandis que le Sud, techniquement arriéré, cultive encore les qualités de la vie. Une dialogique doit désormais complémentariser Orient et Occident, Nord et Sud.

La *reliance* doit se substituer à la disjonction et appeler à la " symbiosophie ", la sagesse de vivre ensemble.

L'unité, le métissage et la diversité doivent se développer contre l'homogénéisation et la fermeture. Le métissage n'est pas seulement une création de nouvelles diversités à partir de la rencontre ; il devient, dans le processus planétaire, produit et producteur de *reliance* et d'unité. Il introduit la complexité au cœur de l'identité métisse (culturelle ou raciale). Certes, chacun peut et doit, en l'ère planétaire, cultiver sa poly-identité, qui permet d'intégrer en elle l'identité familiale, l'identité régionale, l'identité ethnique, l'identité nationale, l'identité religieuse ou philosophique, l'identité continentale et l'identité terrienne. Mais le métis, lui, peut trouver aux racines de sa poly-identité une bipolarité familiale, une bipolarité ethnique, nationale, voire continentale, lui permettant de constituer en lui une identité complexe pleinement humaine.

Le double impératif anthropologique s'impose : sauver l'unité humaine et sauver la diversité humaine. Développer nos identités à la fois concentriques et plurielles : celle de notre ethnie, celle de notre patrie, celle de notre communauté de civilisation, celle enfin de citoyens terrestres.

Nous sommes engagés, à l'échelle de l'humanité planétaire, à l'œuvre essentielle de la vie qui est de résister à la mort. Civiliser et Solidariser la Terre, Transformer l'espèce humaine en véritable humanité, deviennent l'objectif fondamental et global de toute éducation aspirant non seulement à un progrès mais à

la survie de l'humanité. La conscience de notre humanité dans cette ère planétaire devrait nous conduire à une solidarité et une commisération réciproque de chacun à chacun, de tous à tous. L'éducation du futur devra apprendre une *éthique de la compréhension planétaire*⁹.

8 En un siècle, l'Europe est passée de 190 à 423 millions d'habitants, le globe de 900 millions à 1 milliard 600 millions.

9 Voir supra chapitre VI.



Réalisation : ARMINES, Ecole Nationale Supérieure des Mines de Saint Etienne © 1999.

Webmaster : agora21@emse.fr.

Dernière mise à jour le : 05/29/2006 08:31:26

Résumé :

Présentation du concept de développement durable, son origine, son historique. Cette page est un point de départ sur la toile du développement durable.

Mots clefs :

développement durable, environnement, politique de l'environnement, Agenda 21, centre de documentation